

HAZEL PRIOR

Comment  
les pingouins

ont sauvé

Veronica

roman  
l'Archipel





HAZEL PRIOR

COMMENT  
LES PINGOUINS  
ONT SAUVÉ VERONICA

roman

l'Archipel

Collection « Instants suspendus »  
dirigée par Virginie Fuertes

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :  
[www.editionsarchipel.com](http://www.editionsarchipel.com)

Éditions de l'Archipel  
92, avenue de France  
75013 Paris

ISBN 978-2-8098-4220-3

Copyright © L'Archipel, 2021.

*Pour Jonathan*



*« Je trouve aujourd'hui que les pingouins  
sont le seul réconfort dans la vie...  
On ne peut pas être en colère  
quand on regarde un pingouin. »*

John Ruskin





## VERONICA

*Les Ballahays, Ayrshire, Écosse*  
*Mai 2012*

J'ai dit à Eileen d'enlever tous les miroirs. Avant, je les aimais bien, mais plus aujourd'hui. Les miroirs sont trop honnêtes. Une femme ne peut supporter tant de vérité.

— Vous êtes sûre, madame McCreedy ?

Son ton laisse entendre qu'elle sait mieux que moi ce que je pense. Elle ne peut pas s'en empêcher, l'une de ses innombrables manies agaçantes.

— Évidemment que j'en suis sûre !

Elle maugrée et hausse les épaules, un exploit si l'on considère l'extraordinaire épaisseur de son cou.

— Même le plus joli, celui avec le cadre doré qui est posé sur le manteau de la cheminée ?

— Oui, même celui-là, lui expliqué-je avec patience.

— Et ceux de la salle de bains aussi ?

— Surtout ceux-là !

La salle de bains est le dernier endroit où j'ai envie de me regarder.

— Comme vous voudrez.

Son ton commence à friser l'insolence.

Eileen vient tous les jours. Essentiellement pour faire le ménage, mais ses talents domestiques laissent à désirer. Elle semble s'imaginer que je suis aveugle.

Eileen possède un nombre limité d'expressions faciales : joyeuse, curieuse, affairée, perplexe ou absente. Là, elle prend son air affairé. Elle s'agite ici et là en émettant un bourdonnement semi-musical, telle une abeille qui s'ennuie, décroche les miroirs un par un et les entasse dans le hall. Comme elle ne peut pas fermer les portes derrière elle, étant donné qu'elle a les mains pleines, je la suis pas à pas, refermant chaque porte avec soin. S'il y a bien une chose que je ne tolère pas, c'est une porte laissée ouverte.

J'entre dans le plus grand des deux salons. Il y a désormais un hideux rectangle sombre sur le papier peint au-dessus de la cheminée. Il faudra que je le cache avec un autre cadre. Une belle huile sur toile avec beaucoup de verdure, peut-être un tableau de Constable. Ça ferait ressortir le vert Lincoln des rideaux de velours. J'aimerais une pastorale apaisante, des collines et un lac. Un vaste paysage vide de toute présence humaine, de préférence.

— Et voilà, madame McCreedy. Je crois qu'ils sont tous là.

Eileen s'abstient au moins de m'appeler par mon prénom. La plupart des jeunes gens d'aujourd'hui ont abandonné l'usage du « monsieur », du « madame »

ou du « mademoiselle », ce qui, si vous voulez mon avis, en dit assez long sur l'état actuel de notre société. J'ai donné du « Madame Thompson » à Eileen les six premiers mois qu'elle a travaillé pour moi. J'ai arrêté uniquement parce qu'elle m'avait supplié. (« Je vous en prie, appelez-moi "Eileen", madame McCreedy. Ça me ferait tellement plaisir. » « Eh bien, je vous prierai de continuer à m'appeler "Mme McCreedy", Eileen, lui avais-je répondu. Cela me ferait tellement plaisir. »)

La maison me plaît beaucoup plus maintenant qu'elle est débarrassée des affreux spectres de Veronica McCreedy qui me narguaient depuis chaque recoin.

Eileen pose les mains sur ses hanches.

— Bon, je vais ranger tout ça, alors. Je les colle tous dans la pièce du fond ? Il reste un peu de place là-dedans.

La pièce du fond est extrêmement sombre et toujours un peu froide, inadaptée pour y vivre. Les araignées s'y sentent chez elles. Eileen, dans sa grande sagesse, s'en sert de stock pour tout objet dont j'ai envie de me débarrasser. Elle croit dur comme fer qu'il convient de tout conserver « au cas où ».

Elle traîne avec peine les miroirs à travers la cuisine. Je résiste à l'envie de fermer les portes à chacun de ses passages, sachant que ça lui rendrait seulement la tâche plus difficile. Je me console à l'idée qu'elles seront bientôt toutes closes de nouveau.

Elle revient cinq minutes plus tard.

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas, madame, mais j'ai dû déplacer ceci pour faire rentrer les miroirs. Vous savez ce que c'est ? Ce qu'il y a dedans ? Vous

voulez la garder ? Je peux demander à Doug de l'apporter à la déchèterie la prochaine fois qu'il ira, si besoin.

Elle pose la vieille boîte en bois sur la table de la cuisine et regarde le cadenas rouillé avec des yeux de chouette.

Je choisis d'ignorer ses questions et lui demande plutôt :

— Qui est ce Doug ?

— Vous savez bien. Doug, mon mari.

J'avais oublié qu'elle était mariée. Je n'ai jamais été présentée à ce pauvre homme.

— Eh bien, je n'aurai aucun besoin qu'il apporte quelque une de mes affaires à la déchèterie dans un avenir proche, ni même lointain. Vous pouvez laisser ça sur la table pour l'instant.

Elle passe un doigt sur le couvercle du coffret, laissant une trace propre dans la poussière. L'expression numéro 2 (curieuse) s'affiche sur son visage.

— J'ai essayé le cadenas pour voir s'il y avait quoi que ce soit de valeur, avoue-t-elle, mais il est bloqué. Il faut connaître la combinaison pour l'ouvrir.

Elle se penche vers moi avec un air de conspiratrice. Je me recule un peu, n'ayant nul désir de comploter avec elle.

— J'en suis bien consciente, merci, Eileen.

Manifestement, elle est persuadée que, comme elle, j'ignore tout du contenu de cette boîte.

J'ai un frisson d'horreur en imaginant Eileen farfouiller à l'intérieur. L'indiscrétion des gens : c'est précisément la raison pour laquelle j'ai tout mis sous clé. Je n'autoriserai jamais qu'une seule personne à voir ce qu'il y a dedans, et cette personne, c'est moi.

Je n'ai pas honte. Oh non, ça n'a jamais été la question. Mais je refuse catégoriquement de me laisser entraîner sur cette pente. Il y a des secrets enfermés dans cette boîte auxquels j'ai réussi à ne pas penser depuis des décennies. À présent, la simple vue de ce petit coffre me fait chanceler. Je m'assieds brusquement.

— Eileen, vous voulez bien mettre la bouilloire à chauffer, vous serez gentille.

L'horloge sonne sept heures. Eileen est partie et je suis seule dans la maison. Être seule est censé poser un problème aux gens comme moi, mais je dois dire que j'en tire une satisfaction profonde. La compagnie de mes semblables est parfois nécessaire, j'en conviens, mais elle est presque toujours irritante, d'une façon ou d'une autre.

Je suis à présent installée dans mon fauteuil Queen Anne, près du feu, dans ce que je nomme mon « boudoir », mon deuxième salon, plus intimiste. Le feu n'est pas un vrai, avec de belles bûches, hélas, mais un machin électrique à fausses flammes. Un compromis que j'ai dû accepter, comme tant d'autres au cours de ma vie. Au moins, il remplit sa fonction première en produisant de la chaleur. Il fait frisquet dans l'Ayrshire, même en été.

J'allume la télévision. Une fille efflanquée apparaît à l'écran. Elle pousse des hurlements effroyables, fend l'air de ses doigts pointés vers le ciel en glapissant quelques paroles inaudibles en rapport avec du titane. Je change de chaîne au plus vite. Je zappe entre un jeu télévisé, une série policière et une pub de croquettes pour chats. Quand je reviens à la première chaîne, la fille est toujours en train de piauler « Je suis du titane ».

Quelqu'un devrait lui dire que c'est faux. Cette gamine n'est qu'une idiote pourrie gâtée et bien trop bruyante. Quel soulagement lorsqu'elle ferme enfin son clapet !

Arrive enfin l'heure de « Earth Matters », la seule émission de la semaine qui vaille la peine d'être regardée. Tout le reste n'est que sexe, publicité, célébrités participant à des jeux débiles ou s'essayant à la cuisine, pseudo-célébrités sur une île déserte ou dans une jungle, anciennes célébrités interviewant d'autres célébrités, et tout un tas d'aspirants-célébrités qui font tout ce qu'ils peuvent pour devenir des célébrités (avec une faculté spectaculaire à se rendre ridicules). « Earth Matters » offre un répit bienvenu, en démontrant de mille façons à quel point les animaux sont plus raisonnables que les humains.

Toutefois, je suis consternée de constater que la saison actuelle de « Earth Matters » semble terminée. Elle est remplacée par une émission intitulée « Le Sort des pingouins ». Avec une lueur d'espoir, je note qu'elle est présentée par Robert Saddlebow. Cet homme est la preuve qu'il est parfois possible de devenir célèbre pour de bonnes raisons. Contrairement à l'écrasante majorité, il a réellement accompli quelque chose. Il a voyagé tout autour du monde, militant pour la protection de l'environnement durant des décennies. Il est l'une des rares personnes pour qui j'éprouve une certaine admiration.

Ce soir, c'est un Robert Saddlebow tout emmitoufflé, perdu au milieu d'un désert blanc, que je découvre au coin du feu. Des bourrasques de neige tourbillonnent autour de son visage. Derrière lui, on devine un groupe

de formes sombres. Quand la caméra s'approche, on distingue que ce sont des pingouins\*, une immense tribu agitée. Certains sont blottis à plusieurs bien serrés, d'autres dorment sur le ventre, d'autres encore se promènent parmi le groupe en se dandinant, vaquant à leurs affaires.

M. Saddlebow m'informe qu'il existe dix-huit espèces de pingouins de par le monde (dix-neuf si l'on considère le manchot à ailerons blancs comme une espèce à part entière), dont un grand nombre sont menacées de disparition. Au cours du tournage de l'émission, dit-il, il en est venu à éprouver un profond respect et une grande admiration à l'égard de ces volatiles – pour leur genre dans son ensemble, pour chaque espèce et même pour chaque individu du groupe. Ils vivent dans les endroits les plus hostiles de la planète, dans les pires conditions possibles, et pourtant, jour après jour, ils relèvent les plus incroyables défis avec un panache et un enthousiasme qui feraient honte à bien des humains. « Quelle tragédie ce serait si l'une de ces espèces venait à disparaître ! » s'écrie Robert Saddlebow en me fixant depuis l'écran de ses yeux bleu glacier.

— Une tragédie, parfaitement ! lui réponds-je.

Si Robert Saddlebow se soucie autant des pingouins, alors moi aussi.

---

\* En anglais, le terme « *penguin* » englobe toutes les espèces de ce genre. En français, on parle de « manchot » pour les espèces antarctiques. Cela dit, pour respecter l'esprit du texte original, nous emploierons parfois le terme générique de « pingouin ». (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Il explique que chaque semaine il choisira une espèce différente et nous montrera les spécificités qui la rendent unique. Cette semaine, il s'agit du manchot empereur.

Je suis fascinée. Tous les ans, les manchots empereurs traversent quelque cent kilomètres de désert de glace pour rallier leur zone de reproduction. C'est un exploit considérable, surtout quand on sait que la marche n'est pas exactement leur point fort. Ils se déplacent comme Eileen, se traînant péniblement avec un manque de grâce remarquable. Ils ont l'air assez mal dans leur peau. Et pourtant, leur persévérance est une inspiration.

L'émission terminée, je m'arrache de mon fauteuil. Je dois reconnaître que ce n'est pas aussi difficile pour moi que pour nombre d'autres qui ont atteint mon âge respectable. Je me décrirais même comme alerte. Je suis toutefois consciente que mon corps n'est pas infailible. Autrefois, c'était une machine sans défaut, mais ces derniers temps il a perdu en élasticité, en efficacité. Je dois me préparer à la possibilité qu'il me lâche dans un avenir proche. Et pourtant, jusqu'ici, il fonctionne merveilleusement bien. Eileen, avec son élégance coutumière, me fait souvent remarquer que je suis « aussi coriace qu'une vieille semelle ». Chaque fois, je suis tentée de lui répondre : « C'est pour mieux te botter les fesses, mon enfant. » Mais je résiste à la tentation : on doit toujours s'efforcer d'éviter l'impolitesse.

Il est huit heures et quart. Je passe dans la cuisine pour me préparer ma tasse du soir de Darjeeling, accompagnée d'une gaufrette au caramel. Mon regard se pose sur le coffret en bois qui repose, encore fermé, sur la table. Un instant, j'envisage d'entrer la combinaison sur le



cadenas pour jeter un œil à l'intérieur. D'une certaine façon, illogique et un peu sadique, j'en ai grande envie. Mais non, ce serait une erreur stupide. Comme Pandore dans le mythe, libérant mille démons. La boîte doit absolument retourner au royaume des araignées sans que j'y touche.

## VERONICA

*Les Ballahays*

La vie est soudain devenue un peu plus difficile. J'ai tenté de me coiffer ce matin, mais le miroir de la salle de bains n'était plus là. Je me suis précipitée dans la chambre, mais là aussi, le miroir avait disparu ! Tout comme celui du hall et celui du salon.

Je prends tout de même mon petit-déjeuner, assez mécontente de cette situation inédite et insensée.

À neuf heures, Eileen arrive.

— Bonjour, madame McCreedy ! Quelle belle matinée !

Il faut toujours qu'elle soit d'une gaieté exaspérante.

— Qu'avez-vous fait de mes miroirs ?

Elle cligne des yeux comme une grenouille.

— Je les ai mis dans la pièce du fond, comme vous me l'avez demandé !

— C'est parfaitement absurde ! Comment suis-je censée me coiffer et me maquiller sans miroir ? (Quelle

créature irrationnelle !) Soyez aimable et remettez-les en place avant d'entreprendre quoi que ce soit d'autre.

— Quoi ? Tous ?

— Oui, tous.

Elle émet un petit soupir agacé.

— Comme vous voudrez, madame McCreedy...

Encore heureux ! Je ne la paye tout de même pas pour se tourner les pouces.

Je me rappelle avec un temps de retard qu'un certain coffret en bois est toujours sur la table de la cuisine, et, bien entendu, elle va vouloir y mettre son nez.

— Vous n'avez pas réussi à l'ouvrir, alors ? dit-elle à la seconde où elle l'aperçoit, comme si j'en étais incapable. Je pourrais demander à Doug de scier le cadenas si vous ne vous souvenez pas du code.

— Je m'en souviens, Eileen. Ma mémoire est sans défaut. Je peux encore réciter des dizaines de vers de *Hamlet* appris à l'école.

Elle lève les yeux au ciel, croyant sans doute que je ne le remarque pas, mais je vois tout.

— Et je ne veux pas que votre Doug tripote mon coffret. Je vous saurai gré de vous occuper de ces miroirs sans tarder.

— Bien sûr, madame McCreedy, tout ce que vous voudrez.

Je la regarde extraire les miroirs de la pièce du fond et les raccrocher à leur place en marmonnant dans sa barbe.

Une fois que les miroirs sont de retour, je m'attaque au problème de ma coiffure. Il ne me reste plus beaucoup de cheveux et ils sont d'une blancheur saisissante,

mais j'aime qu'ils soient bien peignés. Je n'apprécie guère de me regarder dans la glace, en revanche. Mon reflet d'aujourd'hui n'est pas franchement agréable à voir, surtout comparé à celui d'antan. Il y a des années de cela, j'étais une très belle femme. Les gens disaient de moi que j'étais une « vraie beauté », un « canon », une « bombe ». Il n'en reste aucun vestige aujourd'hui, noté-je en peignant mes quelques mèches trop fines. Ma peau est parcheminée et détendue. Mon visage, tout gri-bouillé de rides. Mes paupières, tombantes. Mes pommettes autrefois sculptées saillent sous ma peau. Avec le temps, je devrais être habituée à ces défauts physiques répugnants, mais cela me révulse encore de me voir dans cet état.

Je fais de mon mieux pour m'arranger avec un peu de rouge à lèvres, de poudre et de blush. Mais il faut se rendre à l'évidence : je n'aime pas les miroirs.

Le vent me transperce jusqu'aux os. Une bise humide et sauvage qu'on ne trouve qu'en Écosse. Je m'emmitoufle dans mon manteau et marche vers le nord, le long du sentier côtier. J'ai toujours eu foi dans les bienfaits d'une promenade quotidienne et refuse de me laisser décourager par le mauvais temps. À ma gauche, la mer bouillonne en motifs gris ardoise et crache une folle écume blanche dans les airs.

Ma canne assure mon équilibre sur le terrain inégal et sableux. J'ai emporté mon sac à main fuchsia à liseré doré, qui bat contre ma cuisse. J'aurais dû le laisser sur son crochet dans le hall, mais on ne sait jamais quand on peut avoir besoin d'un mouchoir ou d'un antidouleur.

J'ai aussi pris ma pince à ordures et un petit sac-poubelle. Ramasser les déchets est une vieille habitude qui me vient de mon très cher père. Un geste d'hommage en son honneur, ainsi qu'une modeste contribution pour compenser le chaos causé par le genre humain. Même les sentiers rugueux de la côte d'Ayrshire ont été souillés par la désinvolture de l'humanité.

Manier tout à la fois canne, pince, sac-poubelle et sac à main n'est pas une mince affaire, surtout par un vent pareil. Mes os gémissent sous l'effort. Je marche de biais, pesant contre les rafales qui deviennent mes alliées plutôt que mes adversaires.

Une mouette pousse un cri strident et plonge à travers les nuages. Je m'arrête un instant pour admirer la beauté de la mer tempétueuse. J'ai une faiblesse particulière pour les rochers, les vagues et les paysages sauvages. Mais un objet écarlate danse sur les rouleaux. Un paquet de chips ou un emballage de biscuits ? Si j'étais encore jeune, je descendrais sur la plage, entrerais dans l'eau sans y réfléchir à deux fois et ramasserais ce déchet, mais aujourd'hui, hélas, j'en suis bien incapable. Les embruns éclaboussent mon visage et coulent le long de mes joues comme des larmes.

Les gens qui jettent leurs ordures dans la nature devraient être fusillés.

Je repars contre le vent, luttant sur le chemin du retour. Lorsque j'arrive au portail, je suis un peu chancelante.

Les Ballahays s'enorgueillissent d'une allée privée de belles dimensions et d'un agréable domaine d'environ douze mille mètres carrés. La plus grande partie du jardin est entourée de murs : l'une des raisons pour

lesquelles j'aime tant cet endroit. Entre ces murs, on trouve des cèdres, des rocailles, une fontaine, diverses statues et quatre bordures de plantes herbacées confiées aux bons soins de M. Perkins, mon jardinier.

Je lève les yeux sur la demeure en approchant. Habitée de lierre, conçue dans le style jacobéen, Les Ballahays sont construits en brique patinée et en pierre. Avec ses douze chambres et ses multiples escaliers grinçants en bois de chêne, ce n'est pas, j'en conviens, la maison idéale pour moi. Soigner ses nombreux maux est une tâche herculéenne. Elle souffre de plâtres qui s'effritent, de terribles courants d'air, et il y a des souris dans les combles. Je l'ai achetée en 1956, tout simplement parce que j'en avais les moyens. J'apprécie la réclusion qu'elle offre autant que la vue, et ne me suis donc pas donné la peine de déménager.

J'entre, dépose le sac-poubelle et ma pince dans le vestibule puis accroche mon manteau à la patère.

À peine ai-je posé le pied dans la cuisine que mon regard tombe sur le satané coffret. Je l'avais presque oublié. Je m'assieds à la table. J'observe le petit coffret et il semble me scruter en retour. Sa présence imprègne la pièce. Une présence insolente, moqueuse, qui me défie de l'ouvrir.

Veronica McCreehy n'est pas du genre à refuser un défi, personne ne pourra dire le contraire.

Je me force à tourner les molettes pour aligner les chiffres un à un. Un, neuf, quatre, deux : 1942. Toujours gravés dans ma mémoire, même après tant d'années. La serrure coince un peu, mais ce n'est guère étonnant : elle n'a pas été ouverte depuis soixante-dix ans.

# *l'Archipel*

Vous avez aimé ce livre ?  
Il y en a forcément un autre  
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur  
[www.lisez.com/larchipel/45](http://www.lisez.com/larchipel/45)

Rejoignez la communauté des lecteurs  
et partagez vos impressions sur



[www.facebook.com/editionsdelarchipel/](http://www.facebook.com/editionsdelarchipel/)



[@editions\\_archipel](https://www.instagram.com/editions_archipel)

Achévé de numériser par Atlant'Communication